

## Le goût des framboises artificielles

Simon Boulerice

Number 8, 2008

Dépanneurs

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/2485ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Biscuit Chinois

ISSN

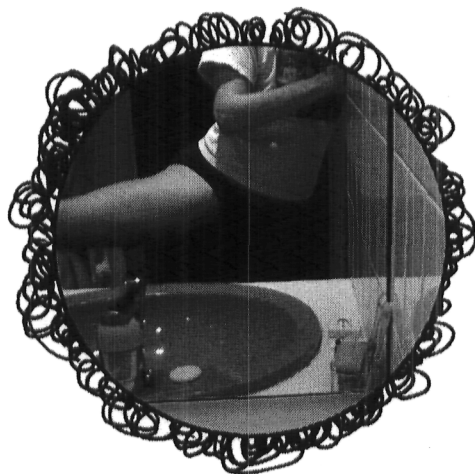
1718-9578 (print)

1920-7840 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Boulerice, S. (2008). Le goût des framboises artificielles. *Biscuit Chinois*, (8), 98–109.



## **Simon Boulerice**

Simon mène une vie simple, qui consiste à regarder en boucle les films de Stephan Daldry tout en tricotant de longs foulards pour ses amis avec de la belle laine achetée chez Zellers. Le reste du temps, il fait du théâtre, lit des livres de Violette Leduc, chante pour lui-même et note des phrases dans son cahier, dans le métro. Mais le bonheur est lorsqu'il tasse sa belle table rouge dans un coin et qu'il danse dans la salle à manger, sur les musiques que l'on écoute habituellement pour faire le ménage. Mais Simon n'est pas fort sur le ménage.

# le goût des framboises artificielles

*chouchou du comité de lecture*

J'avais les lèvres bleues. Je sortais de ma noyade, alors c'étaient des lèvres de noyé. Tu faisais ton travail : tu me rescapais de la piscine municipale. Tu avais procédé à un bouche-à-bouche méticuleux, avais goûté à mes lèvres framboise avec l'espoir de souffler de la vie dans mes poumons mouillés. Ton haleine Trident cannelle m'avait purifié. Je revenais à moi, me rappelais chacun des bols de céréales Cherrios pommes et cannelle ingurgités dans ma courte vie. Je revivais tous mes matins. Je renaissais. Je voyais ton torse noueux de sauveteur près du mien, qui le traversait perpendiculairement, et je renaissais. Ta chevelure s'égouttait sur mes joues. Les gouttes suivaient la rigole de mes fossettes, puis mon sourire de survie, s'immisçaient finalement entre mes lèvres déjà moins bleues. Ça goûtait un mélange de Head and Shoulders et de chlore. Quelque chose d'infiniment viril qui me ramenait à la lumière. Tu me souriais, et je renaissais complètement.

— Tu fais peur, François ! On dirait un cadavre !  
Lave-toi la bouche !

Ma mère crie. Elle n'aime pas voir sur mes lèvres le colorant framboise bleue de ma Slush Puppie préférée. Elle a toujours peur que je meure. Elle agit en mère. C'est plus fort qu'elle.

Je n'y peux rien; j'aime la Slush bleue. La Slush qui laisse des résidus sur mes lèvres et nourrit mes scénarios de noyade à la piscine municipale. J'aime voir mes lèvres bleues. J'aime me créer une petite hypothermie aux commissures des lèvres. J'aime que l'on s'inquiète pour moi. Après mes Slush Puppie, c'est avec dignité que je déambule dans les rues de Saint-Rémi avec mes allures hypothermiques. J'essaie alors d'agencer mes yeux à ma bouche. Je m'applique à rendre mon regard livide. J'y parviens souvent. Il suffit surtout de pleurer, et de regarder autour de soi, hagard mais respectant une certaine lenteur, une certaine langueur. C'est tout un travail d'évoquer un noyé mouvant et émouvant à la fois. Mais moi, je maîtrise tout ça.

Les gens, parfois, ralentissent à ma hauteur, probablement émus par mon errance énigmatique. Ils se disent forcément: « C'est le petit Ouellet. Quel regard plein d'innocence. Sans trace de malice. Il doit avoir une santé fragile... Pauvre enfant. »

Je suis un martyr moderne. Je passe l'été à cueillir des fraises et des framboises dans les champs de mes parents. Les Champs Ouellet. J'affectionne tout particulièrement les framboisiers pour les stigmates que les épines surnoises me laissent sur les bras. Je cueille promptement, malgré les morsures des branches. Je persiste dans ma récolte et me plais à voir le sang perler sur mes poignets. Au terme de mes cueillettes, j'ai les bras couverts de graffitis, comme si un chat s'était débattu entre mes bras.

En échange de mes généreuses récoltes de framboises, mes parents me donnent un peu d'argent de poche. Peu d'argent, mais suffisamment pour m'acheter quotidiennement des Slushs Puppies au Dépanneur Voisin, sur la rue Notre-Dame, et ingurgiter un peu de bonheur pour me geler les neurones. Quand il me reste un peu d'argent, j'achète un paquet de cartes de hockey en espérant tomber sur Pavel Bure. Pavel, c'est un nouveau joueur de la LNH. Il est russe, agile, rapide, jeune et blond. Mais sa principale qualité d'hockeyeur, c'est de ressembler à Nicolas, le sauveteur musclé de 17 ans de la piscine municipale.

L'automne, l'hiver et le printemps, Nicolas travaille au Dépanneur Voisin, le dépanneur le plus achalandé de Saint-Rémi. Il veille derrière le comptoir, gracieux et protecteur, comme sur son trône de sauveteur à la piscine municipale. Il est toujours à l'affût. On ne peut pas lui en passer. Il voit tout. C'est sa vigilance indéfectible qui fait ça.

Souvent, il surprend des jeunes de mon âge les poches pleines de bouteilles de Coke en jujube ou de réglisses torsadées. Ils doivent alors tout remettre et s'excuser. Et promettre ne plus faire de vol à l'étalage de friandises. Moi, pas de danger que je vole quoi que ce soit. Un martyr, ça ne vole pas, ça paie. Même pour les autres. Surtout pour les autres. Quand je le peux, je prends le blâme sur mes petites épaules.

Hier, Christian, un gars de mon groupe, s'est fait prendre avec une poignée de caramels en cubes dans la poche arrière de son beau jean Buffalo, et j'ai pris la responsabilité de sa faute.

— C'était une blague. J'y ai mis ça dans sa poche pour le faire rire... Je pensais pas qu'il se ferait pogner. Je vais payer, j'ai de l'argent.

Christian a froncé les sourcils et Nicolas a levé les siens. J'ai déboursé les deux dollars et vingt sous, et Christian est sorti sans émettre le moindre merci. Mon rôle de martyr a été flatté dans le sens du poil. Je me disais : « On me réserve assurément une belle place au ciel ! »

Je n'ai jamais été taxé et je trouve ça dommage. Il me semble que le taxage m'irait bien. Je donnerais alors docilement tout mon avoir, peut-être pleurerai-je un peu sur ma fortune perdue, celle qui fut gagnée à la sueur de mon front et aux stigmates de mes bras, et je rentrerai piteux et démuné à la maison, avec mes allures de noyé mouvant et émouvant. Mais non, pas de taxage pour moi. C'est un phénomène qui tarde à arriver à St-Rémi. Alors j'économise, ce qui me permet d'avoir ma dose quotidienne de Slush Puppie framboise bleue et de collectionner quelques cartes avec Pavel (je suis rendu à trois cartes différentes). Parfois, je me sens coupable d'avoir accès à tous ces menus bonheurs, mais l'instant d'après je me ravise, apaisé par le goût glacé des framboises bleues et la vue de mon russe hockeyeur sur de petites cartes, ou mieux, par la vue, bien réelle celle-là, de mon sauveteur.

— Tu prends la défense de tes amis ?

Derrière son comptoir, Nicolas fait le décompte de sa monnaie de caisse, mais garde un œil alerte sur les clients du dépanneur. Il relève légèrement la tête et me destine un magnifique clin d'œil, indice démontrant qu'il a bien lu

dans mon jeu de protecteur. Par son sourire, je vois bien qu'il fait allusion à ce qui s'est passé hier, avec Christian. Je feins ne pas comprendre et souris angéliquement.

— Est-ce que je pourrais avoir une barbotine à la framboise bleue et un paquet de cartes de la LNH ?

Je dis le mot « barbotine » devant Nicolas pour l'impressionner, pour qu'il comprenne que je ne suis pas comme les autres. Dire « barbotine » plutôt que « slush » me distingue, me rend fascinant et brillant à la fois. Et ça fait systématiquement sourire Nicolas. Et quand Nicolas sourit, je vais bien.

J'aime voir mon sauveteur manipuler la manivelle de la distributrice de Slush Puppie. Chacun de ses gestes est précis et émouvant. Il remplit mon gobelet de glace – cette même glace qui bientôt m'étourdira – et ajoute le colorant avec une minutie identique à celle qu'il appliquerait à verser le chlore à la piscine municipale. J'aime surtout glisser ma monnaie dans la grande paume blanche de Nicolas, au moment de payer mes achats.

Je m'installe près de la photocopieuse et observe rapidement mes cartes. Pas de Pavel. Je jette toutes les cartes dans la corbeille garnie de feuilles polycopiées ratées et me console avec la Slush de Nicolas, qui me fait perdre la tête. Je suis étourdi d'amour.

— T'as échappé tes cartes dans la poubelle, p'tit gars...

— Oups...

Je ramasse difficilement la douzaine de cartes de joueurs me laissant totalement indifférent. Je repousse dédaigneusement les sachets de bonbons, les gommes mâchées et les bâtons de café, récolte mes cartes en souriant à Nicolas, en pleine faction. Je bois d'un trait mon breuvage glacé. J'en demande un autre à Nicolas, ainsi qu'un nouveau paquet de cartes de hockey. Je suis en quête de Pavel.

— T'aimes autant le hockey que la Slush bleue ?

— J'aime plus la barbotine. En fait, j'aime pas beaucoup le hockey...

— Pourquoi t'achètes des cartes, d'abord ?

— Je cherche quelqu'un...

Nicolas me sourit, me tend mes achats, et j'effleure sa main au moment de payer. Je ris de malaise et bois rapidement ma Slush à la framboise bleue. Je passe en revue les joueurs photographiés sur mes cartes. Toujours pas de Pavel. J'ajoute ma pile de cartes de joueurs banals à celle récupérée dans la corbeille, déposée sur la photocopieuse. J'ai mal à la tête, mais je souris à belles dents bleues. Je veux dénicher un nouveau Pavel dans la collection Pro-Set 92-93. Je sais qu'elle existe, cette carte. Je cale mon breuvage glacé et retourne au comptoir.

— Même chose : barbotine et paquet de carte Pro-Set 92-93, s'il vous plaît.

— T'as pas mal à tête ? J'imagine que c'est pas trop bon d'enfiler des Slushs comme ça...

— Non, non. J'ai pas mal...



Mon cerveau est lent. Alors que je m'apprête à payer, ma main reste en suspens dans celle de Nicolas. J'oublie d'ouvrir la main. La monnaie reste dedans, et quelques instants mes doigts reposent mollement dans la large paume de mon sauveteur. Je frissonne. C'est la paume de Nicolas et ma Slush dans mon / autre main qui font ça.

— Oups, pardon.

Ma main s'ouvre légèrement, comme des paupières au petit matin doux. La monnaie tombe de ma main au compte-goutte, mais lourdement, comme des morceaux de glace, puis atterrit dans celle de Nicolas. Il me sourit et pousse vers moi le paquet Pro-Set qui devrait contenir son jumeau russe. Cette fois-ci est la bonne. Il faut que Pavel s'y trouve.

Je m'y prends à deux reprises. Je scrute chacune des cartes. Pas de Pavel. Que des joueurs sans envergure. Je me mets à manquer d'air. J'aspire goulûment les grumeaux de glace de ma Slush Puppie. Je sens le liquide passer du gobelet à ma bouche anesthésiée par tant de froid. C'est comme si la paille se poursuivait, se divisait en plusieurs petites pailles dans mon corps. Le liquide suit sa route dans les petites pailles de mon front, mes tempes. Mes veines sont des pailles et mon sang se transforme en glace. J'ai de la slush dans le sang et je deviens abruti. J'empile mes cartes. Elles rejoignent le paquet de cartes inutiles. Je les fais tomber les unes sur les autres comme de la monnaie dans une paume. C'est joli à voir. Je brasse mes cartes. Je les retourne une par une avec l'envie de jouer à Rouge ou Noir. Elles sont toutes semblables. Alors je tente de deviner la couleur de l'équipe. J'échoue systématiquement. C'est

un jeu ennuyant. Je me console avec ma Slush et constate qu'elle est vide. Vite : combler mon manque.

— Encore.

— Petit gars, je suis pas sûr que ce soit une très bonne idée. C'est ok pour le paquet de cartes, mais il me semble que c'est pas bon pour toi de boire autant de slushs...

— J'ai soif...

— Tu veux pas prendre un jus à place ?

— Je préférerais une barbotine. Ça va être ma dernière, juré !

— Juré ?

— Juré juré...

Je lui fais des promesses. Je me sens comme devant l'autel.

Juré que je vais t'aimer toute ma vie. Juré que je vais prendre soin de toi comme tu prends soin de moi. Juré que chaque matin, des céréales aux pommes et à la cannelle t'attendent dans un grand bol, noyées de lait frais. Juré que je passerai ma vie à te préparer de somptueux déjeuners, avec toute une variété de fruits sur la table. Juré que nous passerons des vacances dans le sud à nager, à s'asperger d'eau, à se tirer, à se faire bronzer sur des pneumatiques en forme de divan. Et un jour, je t'amènerai en Russie, pour te présenter Pavel.

— Euh... Ça va ?

Je suis somnolent. Je suis un noyé hors de danger. Un noyé figé. J'ai la main en boule, bien installée dans celle de Nicolas. Les sourcils de mon sauveteur me montrent que je

suis étrange. Je souris béatement et finis par ouvrir lentement ma main. Mes doigts s'allongent jusqu'à son poignet. Mon majeur effleure le mince bracelet de tissu rouge qu'il porte au bras droit. De la glace bien chaude me parcourt l'échine. Je frémis. Puis, j'aperçois ma main vide, en suspens, paume vers le bas. Les zébrures de framboisiers me parcourant le bras sont bien visibles, pour qu'on s'apitoie sur moi. Mais Nicolas ne s'apitoie pas; il a retiré sa main et s'assure que le montant est juste. Je m'éloigne tristement, presque détruit, comme une mariée qui se fait dire « non » par son promis devant le prêtre et toute sa famille rassemblée. J'ai subitement honte.

— Ton paquet de cartes, p'tit gars !

Je reviens au comptoir-autel cueillir mon paquet de cartes sans regarder Nicolas.

C'est la honte qui fait ça. Mes dents déchirent le sachet que je jette dans la corbeille jouxtant la photocopieuse. Je me fous de ce que dira Nicolas; je jette tout ce qui ne me concerne pas. Au compte-goutte, je jette les cartes de joueurs insipides : Ed Belfour, Mark Recchi, Doug Gilmour, Adam Oates, Luc Robitaille, Dominik Hasek. Je me fous de vous. Aussi doués que vous le soyez. Je me fous éperdument de vous. Vous n'avez pas le physique de l'emploi...

Je noie mon chagrin dans la Slush bleue. Je suis complètement ivre. À présent, le goût de la framboise fait partie intégrante de ma langue de schtroumpf. Le colorant bleu me gruge la langue, me brûle les papilles comme du chlore. J'ai la langue engourdie, morte. Elle va tomber, c'est certain.

Puis, tout d'un coup, alors que je ne l'attends plus : Pavel est là. Dans ma petite main. Sublime. Docile. Solennel. Les yeux absolument bleus. Les dents absolument blanches. Les cheveux absolument blonds. La stature absolument digne d'un sauveteur. Le sosie absolu de Nicolas. Je souris à m'en rompre la mâchoire. Mon regard passe de la carte au sauveteur et du sauveteur à la carte. Je porte ma barbotine à mes lèvres. Je bois à la Beauté absolue, presque artificielle. Je bois à Pavel et Nicolas. Je bois le reste ma Slush Puppie d'un trait.

C'est à ce moment que mes petites pailles aux tempes se figent complètement.

Plus rien ne circule. J'ai de la neige dans la tête. Mes vaisseaux sont pleins de gadoue. Je ne vois plus rien. Pavel tombe de ma main. Je suis pris de convulsions. C'est une transe d'amour qui me coupe les jambes. Je remue au sol. Je me noie sur le prélat du Dépanneur Voisin. J'agite les bras et cherche mon air. Mes mains frappent les bacs de papiers de la photocopieuse et les sacs de chips au ketchup. Le pistolet à Slush Puppie derrière le comptoir semble me viser entre les yeux. Je vais mourir le souffle coupé dans le dépanneur le plus populaire de St-Rémi. C'est mon destin.

Peut-être pas. Du haut de son tabouret, tout près de la distributrice à Slush, mon vigile s'anime. Il se propulse agilement de l'autre côté du comptoir et accourt directement à moi. C'est Pavel Bure qui se penche au-dessus de mon corps transi d'amour.

— P'tit gars, c'est quoi ton nom ? Tu peux-tu me dire ton nom ?

Mon sauveteur pose ses mains sur mes épaules. C'est une brûlure parfaite. Son haleine va jusqu'à mon nez. Il sent la piscine propre à plein nez. Il sent la glace. Il sent la Trident cannelle. Il sent quelque chose d'exquis qui me rappelle un bol de céréales.

— Pavel...

C'est le premier nom qui me vient et il sort sur le souffle, lentement. On croirait une prière. Nicolas se recueille au-dessus de moi, dépose son oreille chaude contre mon cœur. Mon cœur s'emballe pour toi, oui. Tu l'entends ? Quoi ? Que fais-tu ? Tu poses à présent tes lèvres sur les miennes. Tu m'embrasses ? Oui. Tu m'embrasses et ramène mon corps de plus en plus à toi. Tu embrasses mes lèvres bleues. Tu me sors de ma noyade. Tu procèdes à un bouche-à-bouche méticuleux, comme tous tes gestes. Tu insuffles ton air de céréales et de piscine propre dans mes poumons givrés, chargés d'hypothermie. Ton haleine virile me réchauffe et me purifie. Je reviens à moi. Tu me ramènes à moi. La lumière revient. Mais c'est pas le soleil. C'est les néons du Dépanneur Voisin qui se reflètent sur les sacs de chips. C'est la lumière qui vient directement du plafond, qui ricoche sur les sacs de chips et qui se jette dans tes yeux.

L'odeur de la cannelle propre et le piquant de sa barbe naissante me ramènent à lui.

— Tu vas mieux, Pavel ?

Je souris. Mon sauveteur me sourit en retour. Ses dents absolument blanches sont tachées. Des petites taches framboise bleue.

Je renais.